



L.T de Glencoe

*La Voix
des
Highlands**

Racines

L.T de Glencoe

La Voix des Highlands*

© L.T de Glencoe, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0548-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« ... Ce n'est pas pour la gloire, ni pour l'argent, ni pour l'honneur que nous combattons, mais pour la liberté seulement, à laquelle aucun homme courageux ne renonce qu'avec sa vie... »

Extrait de la déclaration d'Arbroath rédigée par les barons écossais le 6 avril 1320 et adressée au Pape Jean XXI.

Racines

La prophétie de Goddin

Oban, Écosse, le 24 avril 2002.

— Nous sommes presque arrivés, Mademoiselle...

La voix chaude et grave de Liam Henry, notre chauffeur, m'arracha brutalement de la contemplation du paysage qui m'entourait.

— Pas trop tôt, grommela Donald.

— Arrête de râler parrain, ton calvaire est bientôt fini !

Moi aussi, j'avais hâte d'arriver à Dunollie mais je dissimulai de mon mieux mon excitation derrière une mine impassible, histoire de ne pas aggraver un peu plus sa mauvaise humeur. Néanmoins, je ne pus m'empêcher de sourire devant son air hagard ; ce qui me valut un regard torve de la part de mon géant roux de parrain. Je ravalai aussitôt mon sourire et reportai mon attention sur le spectacle fabuleux qui s'offrait à mes yeux.

Depuis notre départ d'Édimbourg, nous nous enfoncions dans la nature sauvage des Highlands et j'étais fascinée par les pics sombres et menaçants du Ben Nevis. À ma demande, nous nous étions arrêtés pour faire une pause au bord du Loch Linnhe avant d'entamer les derniers kilomètres qui nous séparaient d'Oban. Une forêt majestueuse de conifères bordait le Loch et se reflétait paresseusement dans ses eaux noires ; le site était magnifique et je me laissai envahir par l'atmosphère de paix qui y régnait.

— C'est beau ! Murmurai-je platement, incapable de trouver un qualificatif plus approprié.

— Mouais, lâcha Donald peu enclin à partager mon enthousiasme.

Je lui lançai un regard mi-exaspéré, mi-amusé et ouvris la bouche pour le traiter de rabat-joie mais je la refermai aussitôt, fascinée par son teint verdâtre. Visiblement, il luttait toujours contre ses nausées.

Mon pauvre parrain souffrait d'un mal des transports particulièrement tenace. En général, il ne se déplaçait qu'à pied ou à cheval, à la rigueur en vélo et ne montait dans une voiture que contraint et forcé. Les médecins avaient découvert que ses malaises étaient dus à une anomalie de son oreille interne ; ce qui le mettait dans une fureur noire. Il refusait de prendre le moindre traitement et traitait les médecins de charlatan et d'escroc arguant que si Dieu l'avait fait ainsi, aucun traitement n'y ferait rien. Résultat, il avait passé tout le vol entre Paris et Édimbourg la tête dans un sac à vomir son petit-déjeuner. Inutile de vous dire que le trajet en voiture sur des routes sinueuses, depuis l'aéroport, ne contribuait pas à l'amélioration de son état. Il était d'une humeur massacrate et à chaque virage, il jetait des regards meurtriers à notre chauffeur.

Prise de pitié, je tentai une approche compatissante en lui murmurant des paroles d'encouragement. Il esquissa un sourire crispé et se dirigea en titubant un peu vers le 4X4 rutilant qui nous attendait.

Je jetai un dernier regard vers la forêt et le Loch en me promettant de revenir plus tard faire quelques photos.

— Enora !!!

Le hurlement de Donald me fit hâter le pas.

— J'arrive, j'arrive, qu'est-ce que tu peux être grognon ! J'espère qu'oncle Angus sera de meilleure humeur que toi ! marmonnai-je en me hissant à ses côtés.

— Me fiche pas mal de son humeur... rétorqua-t-il avec un air féroce. Il a intérêt à faire bonne figure. Tu es ici chez toi et il ferait mieux de ne pas l'avoir oublié.

Sans se départir de son air maussade, il s'enfonça dans son siège et croisa les bras sur sa bedaine.

Soudain mal à l'aise, je soupirai.

J'étais venue en Ecosse à la recherche de réponses concernant mes racines, et ma prochaine rencontre avec mon grand-oncle Angus Og Mac Dougall me rendait nerveuse. Et pour cause !

Des doutes persistaient sur son implication dans le meurtre de mes parents une vingtaine d'années auparavant mais, faute de preuves et de mobile, Angus Og avait été blanchi. Le meurtrier était toujours dans la nature et même si selon le vieil adage : « tout se paie un jour »...je trouvais le temps long...

J'essayai de faire abstraction de ce «détail» en le chassant de mon esprit et je me concentrai sur mon arbre généalogique ; exercice nouveau pour moi et particulièrement rébarbatif !

La généalogie de toute bonne famille écossaise qui se respecte n'est qu'un méandre de branches toutes plus tortueuses les unes que les autres et qui aboutissent, plus ou moins, à deux ou trois familles de Viking venues coloniser l'Ecosse quelques siècles auparavant. J'exagère à peine !

Mon arbre n'échappait pas à la règle. Et si du côté de ma mère, née Mac Dougall, les choses étaient à peu près claires, du côté de mon père... l'arbre était baigné d'un brouillard épais, pour ne pas dire opaque.

J'avais hérité de mon père le titre ronflant de « comtesse de Saint Pol-Stuart ». De Saint Pol était le nom du domaine que mon père m'avait légué et où je vivais avec la famille de Donald. Les titres de propriété et de noblesse que j'avais en ma possession dataient du dix-septième siècle et avaient été dûment paraphés par Louis le quatorzième lui-même en 1698. En fait, le hic concernait la partie Stuart de mon nom. J'avais été incapable de retrouver la trace des ancêtres de mon père ou du moins une branche des Stuarts où il apparaisse. À croire que ce nom ait été inventé de toute pièce par un ancêtre un peu facétieux.

Le mutisme de Donald, pourtant prolix sur la famille de ma mère, n'avait fait qu'accentuer ma curiosité et ma détermination à en savoir un peu plus. Mon flair de journaliste me disait de ne pas lâcher le morceau et je sentais confusément que je pourrais trouver des réponses en me rendant en Ecosse.

Devant ma détermination, Donald m'avait avoué, quasiment sous la menace, que j'avais encore de la famille en vie en Ecosse et que j'étais, d'après ses recherches, l'héritière du fief des Mac Dougall de Lorn administré par le grand-oncle Angus Og. Ma curiosité fut piquée au vif et il ne m'en fallut pas plus pour que je décide de partir à la découverte de cette famille malgré les efforts désespérés de Donald pour m'en dissuader. Mais, mon sang ne saurait mentir et mon entêtement eut raison du sien... à la condition qu'il m'accompagne...

À vrai dire, sa présence me rassurait même si son humeur bougonne depuis notre départ commençait à me taper sérieusement sur le système. Cependant, j'étais persuadée que son état d'esprit actuel n'était pas dû uniquement à son mal des transports. Il y avait autre chose et j'étais curieuse de connaître la raison de son aversion pour les Mac Dougall. Je l'entendais encore, lorsque je lui avais fait part de mon projet de voyage, grommeler dans sa barbe avec un air dégoûté :

— Les Mac Dougall... tous des fils de chien de traître...

J'avais jugé préférable de ne pas insister et nous en étions restés sur ce consensus.

Ainsi, nous étions en route pour Oban où se trouvait Dunollie, le château familial.

Je levai les yeux et rencontrai le regard bleu nuit du chauffeur qui me dévisageait ouvertement dans le rétroviseur. Il baissa aussitôt la tête et fit mine de se concentrer sur la route ; ce qu'il avait de mieux à faire. Lui aussi, il commençait à m'agacer avec ses sourires de séducteur et ses regards lubriques. J'adressai un regard noir à sa nuque et, à titre préventif, un autre à Donald qui leva un sourcil surpris devant cette agression subite avant de se réfugier derrière ses paupières, désamorçant ainsi toute tentative de conflit de ma part.

Je me tassai dans mon siège en inspirant profondément et me laissai bercer par le roulis de la voiture, bien décidée à les ignorer et à profiter du paysage.

Quelques kilomètres plus loin, notre guide rompit le silence et m'informa qu'il faisait un petit détour pour me montrer un site que je n'oublierais pas de si tôt. Je crus un instant que Donald allait lui sauter à la gorge !

Nous passâmes le col du Druim Mor et la baie d'Oban surgit soudain devant nous, étalant devant mes yeux émerveillés la splendeur sauvage de la mer des Hébrides. Effectivement, le point de vue valait bien le détour ! J'en restai médusée de longues minutes.

Nous entrâmes dans la ville et longeâmes le port où des bateaux de pêche amarrés au quai se balançaient paresseusement au grès des flots. Henry nous promena dans la ville quelques instants avant de prendre la direction de *Dunollie House*.

Les ruines de l'ancien château de Dunollie qui gardait autrefois l'entrée de la baie se dessinaient en contre-jour. Ses tours grises tapissées de mousse et de lierre, se dressaient au-dessus de la mer. Je frissonnai, impressionnée malgré moi par l'imposante bâtisse et l'atmosphère vaguement menaçante qui se dégageait du site.

Un bus, portant une plaque d'immatriculation française, était garé devant l'entrée du château et gênait le passage. Il déversait sa cargaison de touristes sexagénaires et excités comme des puces lorsque nous arrivâmes à sa hauteur. Henry klaxonna vigoureusement en se frayant un passage parmi les monceaux de valises et de touristes extatiques qui saluèrent gaiement notre passage.

— Une partie du château a été restaurée en hommage à notre histoire. Le chef du clan, à la fin des guerres civiles, a souhaité le laisser tel quel afin de garder dans nos mémoires le souvenir de notre lutte pour l'indépendance. C'est pourquoi le Clan a reconstruit en 1745 une nouvelle demeure que nous appelons *Dunollie House*. Elle a été aménagée en *Bed and Breakfast* et nous organisons des séminaires et des séjours à thème. C'est aussi le musée de l'histoire du Clan Mac Dougall. Cette semaine, le thème du séjour c'est « la vie au temps des

Highlanders », nous expliqua Liam Henry avec fierté.

— Le temps des Highlanders... peuh... quelle imagination... bougonna Donald.

Je fis mine de n'avoir rien entendu tout en jetant des regards avides autour de moi.

Henry gara la voiture devant le perron et vint m'ouvrir la portière. Il esquissa une courbette et susurra avec un sourire charmeur :

— Bienvenue à *Dunollie House*, mademoiselle de Saint Pol. Le Laird¹ va vous recevoir. Si vous voulez bien me suivre.

Il me saisit par le coude et m'entraîna à sa suite. Je jetai un rapide coup d'œil derrière moi et fus rassurée de voir que Donald ne nous lâchait pas d'une semelle. Son air bougon s'était transformé en un masque impassible mais une lueur dangereuse brillait dans ses yeux bleus ; habituellement couleur ciel d'été, pour l'heure, il avait viré à l'orage. Je lui jetai un regard d'avertissement et reportai mon attention sur mon guide et sa main un peu trop caressante sur mon coude. Je tentai de me dégager discrètement mais il raffermi sa prise avec un sourire innocent de requin (à supposer qu'un requin puisse avoir l'air innocent), qui me fit monter la moutarde au nez.

J'avais la désagréable impression d'être une souris devant un gros chat. Il faut dire qu'il était assez impressionnant avec sa taille de Viking et un beau visage viril adouci par un nez légèrement busqué ; il avait des yeux d'un bleu profond presque noir et une bouche sensuelle étirée en un sempiternel sourire ironique ; ses cheveux blonds, qu'il portait longs, lui tombaient sur les épaules et auraient fait pâlir d'envie ma coiffeuse. Il dégagait une certaine prestance, je devais bien l'avouer mais, il m'énervait avec ses airs de séducteur condescendant.

La cour grouillait d'activité mais personne ne fit attention à nous ; ils étaient tous bien trop occupés par les touristes qui débarquaient en tirant leurs valises rebondissant dans un boucan infernal sur les pavés disjoints.

Sur un signe de notre guide, deux jeunes garçons dépenaillés bifurquèrent soudain vers nous en chahutant, prirent nos bagages sans cesser de se chamailler et disparurent dans le labyrinthe des couloirs. Nous pénétrâmes dans le château et j'ouvris grand les yeux, intimidée mais curieuse de découvrir le berceau du clan de ma mère.

Notre guide, Henry le bellâtre, nous guida jusqu'à ce qui me sembla être la salle de réception. Elle était immense et une cheminée colossale occupait chaque extrémité de la pièce. Des meubles anciens en chêne massif habillaient la salle avec élégance. Des épées, lances et massues ornaient les murs et côtoyaient des